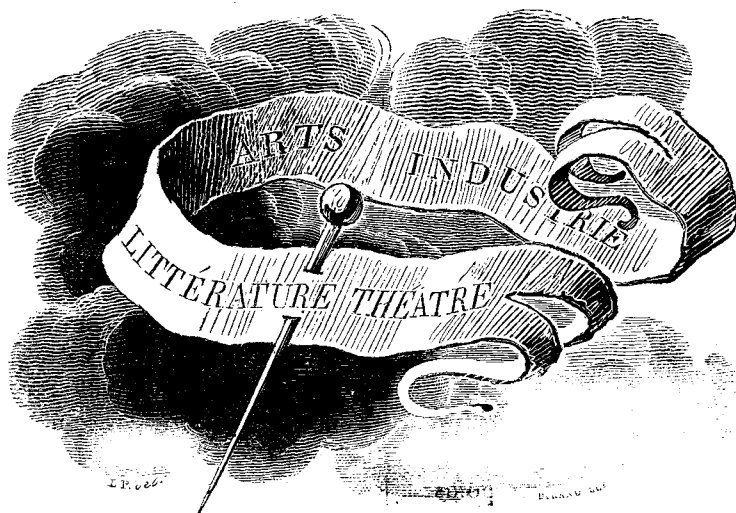


N° 46.

1^{re} Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



JEUDI

2 Juillet 1835.

ON S'ABONNE, à LYON, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.



L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

Impressions de voyage.

I.

Ma foi, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas aussi mes impressions de voyage, il est permis, je pense, à tout individu qui a ses cinq sens complets, et qui voyage un tant soit peu, ne serait-ce que jusqu'à l'Ile-Barbe, il lui est permis de recevoir des impressions quelconques, et comme maintenant la presse est dans sa plus grande liberté, qu'elle a des coudées si franches et des ébattements si universels, que jamais on n'a vu s'imprimer autant de bêtises, je ne vois pas pourquoi je me ferais faute du privilège de tous. J'ai fait le voyage de Nantua, il m'a fourni des impressions, je veux les communiquer au petit cercle de l'Épingle; on ne peut certainement être plus modeste.

Je suis parti de Lyon le mercredi 24 juin, jour faste de St-Jean, à quatre heures précises, heure militaire, par le coupé de la diligence de M. Boudet. La première impression que j'ai éprouvée, a été toute favorable, et j'en ai tiré bon augure pour le reste de mon voyage, c'est que la voiture était bonne, le conducteur poli et les chevaux bien menés. J'avais pour co-roulant une femme entre deux âges qui ne disait rien, et un jeune homme qui semblait penser tout juste ce que la femme disait. Nous avons franchi avec une grande rapidité le quai St-Clair aux fastueux hôtels, le faubourg de Bresse, plus remuant et moins riche; puis les chevaux et l'a-

mour-propre du postillon devenus un peu plus calmes, nous avons sagement trotté au milieu d'un nuage de poussière qui nous dérobait les objets à dix pas; impossible de constater aucune impression intéressante dans un pareil cauchemar envahissant la gorge, les yeux et le nez; tout occupé à combattre ces maudits atomes pulvérisés, je n'ai rien vu qui soit digne d'être rapporté, car depuis la Barbe-Bleue, chacun sait que le soleil *brilloie* et la poussière *poudroie*. La nuit est venue, et avec elle, une pluie légère et rafraîchissante, mais que les jeunes filles et les jeunes garçons réunis à la *vogue* de Meximieux, ont trouvée importune et perturbatrice; il y avait tant de plaisirs promis par la douce brise du soir!... Une nuée, crevant mal à propos, a tout noyé, bonheur et gaieté; les ivrognes seuls y ont gagné, et les cabarets aussi. Ce fut dans un de ces heureux cabarets que nous soupâmes, je dis nous, car je soupai avec mon jeune et pensif compagnon de voyage et le conducteur, M. Vandel. Soupe légère et rafraîchissante, comme la pluie qui venait de tomber; vin du cru, meilleur que certaines productions littéraires du même terroir, petits-pois vert-brun, arrangés en sauce rousse, après avoir servi sans doute pendant la fête du jour, de projectiles au tir à la cible; avec tout cela, un poulet à peine sorti de l'enfance, une salade à l'huile de noix, une chandelle de quatre dans un chandellier *monstre*; et pour couronner le festin, une demi-tasse de café, ayant par son arôme et son énergie la plus grande ressemblance avec la pluie rafraîchis-

sante et légère dont j'ai eu l'honneur de vous parler, et qui continuait toujours à tomber. Après ce repas confortable, je repris ma place dans le coupé, où bientôt un sommeil par soubresauts vint envahir toutes mes facultés impressionnables.

Au point du jour, la voiture s'arrêta au pied de la montagne de Cerdon, et l'invitation du conducteur me tira de la léthargie somnolente sous laquelle j'étais plongé depuis la veille. Bienheureuse invitation ! touchante sollicitude pour les pauvres quadrupèdes qui ont à gravir pendant une heure une montée rapide, je vous dois la sensation la plus délicieuse que j'aie éprouvée pendant mon voyage.

Délivré d'un sommeil absorbant et se trouver tout-à-coup au milieu d'une nature pittoresque et imposante qui saisit l'âme à l'improviste et l'étreint sous le poids des plus puissantes impressions, respirer un air pur et embaumé lorsqu'on s'est alimenté pendant plusieurs heures d'un air compact, élaboré dans une boîte de quatre pieds ; c'est l'harmonie après le chaos, c'est la jouissance après la torture.

La montagne de Cerdon peut être considérée comme le premier anneau de cette chaîne de monts qui se termine aux Alpes ; la route qui la sillonne et rend son accès plus facile, offre à chaque pas les aspects les plus variés, la nature n'y est jamais aride ou effrayante, et toujours un intérêt attachant et animé accompagne l'exploration que l'on fait : ici, des bois aux pousses vigoureuses et odorantes ; là au fond de cette vallée mystérieuse et sombre, coule en mugissant doucement un ruisseau limpide, faible écho de la cascade écumante qui l'a produit ; l'œil mesure cette profondeur sans effroi, car la pente du précipice est tapissée par une culture fertile. Levez vos yeux et adorez ! Sur cette roche escarpée qui semble menacer vos têtes d'une chute imminente, est une des plus anciennes églises de la chrétienté : Notre-Dame de la Balme, a reçu bien des vœux depuis les croisades de Louis VIII ! En face est le château de la Balme dont les ruines, jeunes encore, sont comme présidées par une tour majestueuse, leur aînée de six siècles au moins ; à côté et sur le même plateau, regardez les débris d'un castel rasé par Biron, sous le règne et par l'ordre de Henri IV, pour punir une trahison. A l'aspect de ces témoins d'une ère qui ne peut plus revivre, l'imagination se replie sur le passé ; on voit ces donjons debout, et les sentinelles bardées de fer apparaître sur les poternes et aux ponts-levis, on sonne du cor pour demander un asile, et l'on est introduit.... C'est sous ces impressions tant soit peu fantastiques, que je me trouvai sans y penser au milieu des vieilles ruines.

(La suite au numéro prochain.)

LES NON-COMPRIS.

Il existe, de par le monde littéraire, une infinité de gens malheureux ; y compris les *non-compris*. Il y a quatre sortes de non-compris : la première sorte, le

non-compris *poète* ; seconde sorte, le non-compris *romancier* ; troisième sorte, le non-compris *auteur dramatique* ; quatrième sorte, le non-compris *journaliste*. Vous comprenez.

Par exemple, vous êtes poète, c'est-à-dire vous n'avez pas le sens commun, mais vous rimez plus richement que Richelet (excusez les consonnances) ; vous avez l'hémistiche souple, la période facile, l'enjambement heureux, et vous publiez un volume de ballades, de sonnets, d'harmonies, le tout sur grandes marges, avec vignettes ou même épigraphes tirées de vos œuvres inédites. Voilà votre génie poétique affiché aux quatre coins de la ville : votre chef-d'œuvre proclamé dans les journaux, votre élection à l'Académie certaine pour l'an prochain.... Il ne vous reste plus qu'un petit pas à franchir ; le petit pas qui sépare la boutique de votre libraire du cabinet où le lecteur doit vous juger en dernier ressort. Ce petit pas est franchi, le lecteur vous tient par les oreilles de votre poésie ; il vous flaire, il vous examine, il secoue la tête, ses yeux se ferment : il dort. Vous êtes jugé.

Qu'allez-vous faire ? rappeler de cette sentence ? elle est sans appel. Vous pendre ? Moyen usé. Vous jeter à l'eau ? Sottise. Vous empoisonner ? Ridicule. Vous asphyxier ? Fadaise. On vous enterrerait, vous et votre bonté ; et dans vingt-quatre heures il ne serait plus question de vous.

Au lieu de vous abandonner au désespoir, au lieu de douter de votre avenir, de jeter le manche de votre corps après la coignée de votre âme, vous rehaussez votre menton à quatre pouces au-dessus de votre cravate, vous vous dressez sur la pointe des pieds, vous vous coiffez d'une couronne triomphale, vous mettez votre génie sur le coin de l'oreille, et prenant un air de vainqueur, vous dites avec cet aplomb qui sied si bien aux grands hommes : « Le siècle n'est pas à ma hauteur : *je ne suis pas compris*. » Je sais bon nombre de gens qui se consolent ainsi de n'être rien, de ne parvenir à rien. « On ne nous comprend pas disent-ils. »

Voyez un de ces enragés faiseurs de romans, véritable peste littéraire, empoisonneurs de morale, dilapidateurs de bon sens, voyez-le répondant à un de ses amis, qui l'interroge sur le succès de son dernier *livre* : Ne m'en parlez pas, mon cher, soupirez-t-il ; Renduel n'a vendu que trois exemplaires de mon *Spectre* : le public ne m'a pas compris.

Etre non-compris devient un refuge admirable contre les atteintes de la honte. Nul n'ose avouer que vous êtes un sot, mais tous peuvent dire, avec une sorte de satisfaction : *non-compris pas compris*.

Jamais l'amour-propre littéraire ne s'était retranché derrière une excuse plus bouffonne. C'est l'excuse du poète qui divague, du romancier qui s'égare, de l'auteur dramatique qui tombe. L'autre jour, j'entendais un dramaturge s'écrier pendant la représentation de son œuvre sifflée à toute outrance : Que diable voulez-vous ? ces gens-là ne me comprennent pas !

Quel est donc ce siècle où nous vivons, grand Dieu ! siècle ténébreux, obscur, obtus, devant qui l'on sème des chefs-d'œuvre, lesquels passent inaperçus et conspués ! siècle aveugle qui ne voit pas les ailes de ses poètes fatiguer la nue ! siècle barbare qui poursuit ses *illustations* du même esprit insolent dont jadis les *Noirs habitans des déserts* poursuivaient le soleil de J.-B. Rousseau.

Vous verrez (tant l'univers a peu d'intelligence !) que cet article lui-même ne sera pas compris de personne, et qu'on me rangera au nombre de ces écrivains périodiques dont tout le talent consiste à mettre le lecteur aux prises avec cette question : « Qu'est-ce que ce gail-lard-là a voulu dire ?..... Comprends pas !

Attraction.

L'harmonie est un souffle divin.

JOSEPH CARSIGNOL.

§ III.

Pour bien faire connaître l'amour de Clarisse qu'on me permette une courte digression sur les causes qui l'avaient fait naître, et sur la nature de la femme.

Dès que M^{me} Bulière avait aperçu son amant, elle avait senti qu'il était l'être qui devait s'harmoniser avec elle. Le mouvement qu'elle avait fait d'abord pour s'éloigner, n'avait été provoqué que par cette stupide pudeur qui fait l'étude la plus compliquée des mœurs de nos femmes. Et puis la raison, qui sans contredit explique le mieux cet amour subit, c'est que celui qui l'avait inspiré avait paru le plus malheureux des hommes aux yeux de M^{me} Bulière. Or, la femme, cet être suave et peut-être inexplicable, la femme, si mal comprise jusqu'à nous par les philosophes de toutes les écoles, possède dans l'âme un vaste besoin de sacrifice qui est l'effet de son organisation. Pétrie d'héroïsme et d'amour, elle est douée encore d'une sublime énergie de dévouement qui la rattache à toutes les grandes infortunes.

Quel cœur assez froid, assez dépourvu de poésie niera cette affection fondée sur des faits de tous les jours ? Me citera-t-il des événemens dans la vie privée qui tendraient à ridiculiser cet hommage que rend à la femme celui qui brûle de la voir se réhabiliter ? Mais que me répondra-t-il alors que je lui demanderai un compte exact de l'éducation inique que l'on a donnée à cette fille de Dieu qu'il veut désenchanter, de cette éducation qui ne tendait à rien autre qu'à fausser sa nature en transformant en *égoïsme* et en *ruse* cette puissance de volonté et cette délicatesse de perception, que Dieu semble avoir cachées sous la plus belle enveloppe, comme il a renfermé le plus suave parfum dans le calice de la rose ?

Arrière, lâche diffamateur ! Que celui-là se dévore la langue, ou bien, qu'il vomisse tout le venin de son cœur en imprécations contre sa brutale injustice ; moi,

je ne le poursuivrai plus de l'anathème, et sans me lasser, je poursuivrai ma tâche.

Après plus d'un mois d'une vie palpitante de volupté, huit jours s'étaient écoulés sans que Clarisse n'eût vu son amant. Elle ne savait à quelle cause attribuer cette longue absence. Déjà elle commençait à craindre pour sa raison ; car plusieurs fois elle avait pu remarquer de frappantes altérations dans son esprit.

Alors un événement funeste sembla venir confirmer ses tristes prévisions. Clarisse se promenait sous ses marronniers ; la tête penchée sur son sein, elle cherchait une raison qui pût satisfaire son cœur tout en justifiant son amant, lorsqu'elle vit passer soudain un homme qui courait avec une vitesse inconcevable. Tout-à-coup cet homme se retourna, comme quelqu'un d'égaré qui cherche à s'orienter. Le malheureux rugissait comme un lion ; la tête nue, les cheveux en désordre, et ses prunelles qui roulaient horriblement dans leurs orbites, offraient le spectacle le plus déchirant.

Clarisse, poussée par une puissance secrète, au lieu de fuir cet homme fait pour inspirer au moins à la femme la plus intrépide une terreur panique, franchit la porte de fer : elle aperçut alors l'infortuné, immobile, les bras croisés sur sa poitrine, qui regardait d'un œil hagard les croisées du château.

Cet homme, c'était son amant.

Clarisse fut terrassée de stupeur et frappée de la même immobilité ; mais lui l'ayant aperçue, il poussa un second gémissement qui la fit tressaillir, et se précipitant dans ses bras, il l'entraîna dans le kiosque.

— O mon Dieu ! lui dit Clarisse un peu remise, mais toujours vivement agitée, quelle est donc la cause qui vous a plongé dans le pitoyable état où vous étiez il n'y a qu'un instant ? — Oh ! j'ai tout oublié à présent que je t'ai vue ! Vois-tu, ma Clarisse ? il n'est point de peines assez grandes, de blessures au cœur assez profondes pour que ne puisse les guérir un de tes regards ! Oh ! viens donc dans mes bras, mon bel ange d'amour ! que je m'enivre de tes baisers ! que je meure et renaisse cent fois sur ta bouche adorable !....

Et Clarisse, folle, désireuse, ardente ! tomba sur le sein de son amant..... Ce fut encore un instant de ce bonheur dont le nom n'est écrit dans le dictionnaire d'aucune langue ; mais seulement sur les deux lèvres d'une femme artiste !

Plus tard, la conversation reprit son cours. Clarisse, une main dans celle de son amant, relevait de l'autre les longues boucles de ses noirs cheveux.

— Mais, disait-elle, ce secret est donc si impénétrable, que je ne puisse savoir qui tu es ? Mais ! tu parleras, être mystérieux et chéri ! Que crains-tu ? mon indifférence ? ma haine ? mon mépris ?.... Et non, tu sais bien que tu seras toujours aimé, adoré !... Qui que tu sois, tu ne peux être pour moi que la réalisation de ma plus douce chimère !

Et son mystérieux amant était redevenu sombre et restait muet.

Parle donc! plus de craintes absurdes! plus de respect pour de ridicules préjugés! Vois-tu, mon ami, eusses-tu à me révéler le nom d'un lâche assassin, tu serais toujours ce que j'aimerais le plus au monde!...

En finissant ces mots avec exaltation, Clarisse souleva les cheveux de son amant qui ombrageaient son front blanc et poli.... Mais quel affreux présage! une large tache de sang y est empreinte....

Elle pâlit, et sans avoir la force de parler, ni celle d'interrompre son amant qui ne s'était pas aperçu de son trouble, elle l'écoutait sans comprendre une seule parole; il lui débitait une énigme dont elle devait bientôt avoir le mot.

— Un assassin!... disait le jeune homme redevenu la proie du délire, mais j'y songe, ce n'est point si horrible un assassin! en lui il y a quelque chose de cette sublime énergie qui n'est donnée qu'aux hommes créés pour les grandes œuvres..... Oh! si j'étais assassin! au moins, j'aurais respiré une fois la volupté d'une réaction éclatante! j'aurais frondé toutes les lois humaines! j'aurais d'une puissante main porté un sanglant défi à cette société qui me donne en spectacle dans ces jours d'ivresse colère!.... Mais non, c'eût été pour moi trop de gloire, et pour elle trop de danger.... Elle m'a dévolu un rôle plus en harmonie avec ses ignobles principes... Ce matin encore, on essayait mon talent.... Il était beau le spectacle.... Oui, un drame à deux.... Seulement au lieu de m'appeler *Trial*.... On me nomme....

— Comment? interrompit vivement Clarisse, voyant qu'il hésitait.

— Le bourreau!!!

Elle tomba à la renverse, raide morte!.....

ESPRIT PRIVÉ



Chronique théâtrale.

Merci, belles et nobles dames! merci pour Emile Taigny dont vous avez encouragé la verve par votre présence; merci pour la direction dont vous avez comblé la caisse; merci également à *Faublas*, dont l'heureuse influence a réveillé en vous l'amour de l'art et le goût du théâtre; car c'est à cet innocent et vertueux roué que nous avons dû votre présence, convenez-en, belles et nobles dames? Comme vous aussi, dames belles sans être nobles, bourgeoises ou financières? toutes vous brûliez de voir en action quelques-unes des pages de ce livre que vous aviez lu à la dérochée, et vous êtes accourues à la voix de l'affiche, qui vous criait: *Faublas*! lorsque vous auriez fui devant l'annonce d'une page de la vie de saint Jérôme! et cependant il y a peu de jours encore, vous gémissiez sur les entraves apportées, aux promenades des processions?... Etrange contraste! Le même cœur a battu sous l'impression religieuse et sous l'agitation mondaine! Dans tout cela, où est la comédie?... Parlons de *Faublas*.

Emile Taigny, dont la réputation dans cette pièce l'avait dès long-temps devancé, a été digne de sa renom-

mée, il a reproduit *Faublas* avec une naïveté d'expression, une délicatesse de manières qui ont heureusement dissimulé la position souvent un peu hasardée du jeune chevalier. Il a produit une illusion complète sous les habits de Sophie Duportail et de M^{lle} Brumon. Plus d'une belle et noble dame s'écriait: Il est charmant, et riait peut-être au souvenir ou à l'espoir que lui offrait un pareil subterfuge. Il faut en général rendre justice à tous les acteurs qui ont parfaitement secondé Emile Taigny; cette pièce pour être goûtée exige un ensemble rigoureusement nécessaire, et le peu de temps donné pour la monter et l'étudier pouvait faire craindre qu'il fût moins satisfaisant. Anatole Gras, dans le personnage de *Rosambert*, a fait preuve d'un talent réel, et nous devons le dire, aucun des défauts accidentels que nous avons signalés à regret lors des débuts de ce jeune acteur, n'ont été remarqués dans ce rôle difficile, où il a déployé beaucoup d'aisance et de légèreté. M^{me} Faivre a reproduit avec bonheur le personnage anonyme de la marquise de B.; impossible d'avoir une recherche de meilleur goût dans ses différentes toilettes. M^{lle} Henriette Baudoin a été charmante de coquetterie et de sensibilité sous les traits de M^{me} de Lignolle; elle a obtenu des applaudissemens qu'elle méritait au double. Les deux maris débonnaires ont été plus grotesquement que naturellement représentés par Cécicourt et Vizentini; cependant ils ont fait rire... Mais on rit toujours de ces maris-là. Hamilton, quoique disant assez bien le rôle du père de *Faublas*, ne rappelait pas assez par son air et ses manières qu'il était naguère le concurrent de son fils, en bonnes fortunes.

La Marraine est venue clore le spectacle et nous présenter Emile Taigny sortant du monde passé pour le monde présent. Toujours même talent et même naturel; applaudissemens comme dans *Faublas*, bien justement partagés par M^{me} Herdliska, tant gracieuse et bonne marraine. Vizentini est dans cette pièce d'une originalité que nous voudrions lui voir partout.

La Femme qu'on n'aime plus avait heureusement commencé la soirée; ce ne pouvait être autrement avec Alexandre et M^{me} Herdliska; Joigny même a été plaisant et naturel. Courage!...

Grand-Théâtre. Le premier début de M^{me} Debrière a été heureux dans *le Tartufe*, vieille et bonne comédie, bien jouée par Valmore, Duprez, Grandel et Lecerf. M^{me} Brunet tient fort bien sa place dans cet ouvrage. Nous parlerons plus au long de la débutante, quand nous l'aurons vue dans *Les Enfants d'Edouard*, annoncés pour son deuxième début.

A bientôt le ballet, où brillent toujours en première ligne M^{mes} Angélica, Elisa Guillermain et Desforges.

On annonce un brillant spectacle pour le bénéfice de M. Danguin; *La None sanglante*, drame terrible de la porte St-Martin, pour lequel l'administration fait de grands frais de décors; avec cela, deux vaudevilles du choix du bénéficiaire, et l'on sait que M. Danguin a bon goût.